

L'honneur de John Huston

Réal La Rochelle

Number 90, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Rochelle, R. (1998). L'honneur de John Huston. *24 images*, (90), 36–37.

L'HONNEUR DE JOHN HUSTON

PAR RÉAL LA ROCHELLE

La belle édition en vidéodisque de *Prizzi's Honor* offre l'occasion de rendre hommage à l'un des plus grands réalisateurs «hollywoodiens indépendants», quand cette épithète contradictoire et explosive avait encore un sens. Huston est disparu en 1987, et le statut de cinéaste qu'il a si magnifiquement illustré dans la grande machine américaine semble une espèce en voie de disparition dans les holdings multinationaux de l'audiovisuel.

Pendant les trois années précédant sa mort, quasiment survénu sur le champ de bataille, John Huston réalise une sorte de triptyque qui peut se lire avec le recul comme un immense et lucide chant de la mort: *Under the Volcano* (1984), *Prizzi's Honor* (1985) et enfin *The Dead*, mis en scène en 1987 par un réalisateur en fauteuil roulant, relié en permanence à une bonbonne d'oxygène.

Si le premier et le dernier volet de cette trilogie respectent le mode et la forme de la tragédie (quoique *The Dead* soit qualifié de *comedy drama*), *Prizzi's Honor* pourrait paraître à vue de nez comme une délicieuse et brillante pochade sur la mafia américaine, une variation cynique sur un thème rabâché. Il n'en est rien. C'est une tragicomédie sur fond mortifère, où les cordes graves des violoncelles et des contrebasses soutiennent et envahissent les volutes légères des violons comme des métastases. Dans cette optique, la descente aux enfers de *Prizzi's Honor* s'entrelace avec naturel aux chants funèbres de Malcolm Lowry et de James Joyce ayant inspiré les deux autres films.



Kathleen Turner et Jack Nicholson dans *Prizzi's Honor*.

Famille, affaires et musique

La plus grande qualité de *Prizzi's Honor* réside dans une écriture aigre-douce, classique et maîtrisée, apte à décaper les vernis de la bienséance et de la richesse du crime organisé pour en montrer la pourriture et les monstruosité.

À cet égard, le thème de l'honneur familial s'étale et se complexifie du fait que le couple principal (Jack Nicholson et Kathleen Turner) est formé d'époux liés par un partenariat d'affaires (tueurs à

gages «in the same line of business»), tout en étant discordant eu égard au sang, car «elle» n'est pas sicilienne! Leur union scelle du coup leur mort: qui tuera l'autre en premier? À tout couple il faut un troisième élément (Anjelica Huston). Cette fille fut rejetée de la *famiglia* pour insoumission et mauvaises mœurs, mais elle veille au grain, attend l'heure et l'honneur qui lui est dû, sorte de fiancée de sang capable de vampiriser le clan et l'homme qu'elle convoite.

Cette saga sort de l'ordinaire et du cliché grâce à un style

remarquable. L'ensemble est en *sotto voce*, murmures feutrés des dialogues amoureux comme des réunions d'affaires, règlements de comptes et meurtres exécutés à la manière d'arrière-plans (et avec revolvers silencieux!). Huston se permet aussi de jolies touches répétitives de cartes postales, par exemple le ballet des avions aller-retour entre le Nord-Est et la Californie, ou encore les clichés moqueurs de New York, de Los Angeles et de Las Vegas.

Ce style tout en retenue, concordant avec une philosophie du crime qui ne veut pas faire de vagues ni salir la beauté du décorum, est magnifiquement rendu dans la mise en scène sonore. Autour des voix chuchotées et des bruits assourdis s'enroulent les musiques d'une des partitions les mieux inspirées d'Alex North. En plus de ses thèmes originaux, le compositeur joue avec finesse et humour d'arrangements de mélodies d'opéras italiens, Rossini en tête, dont les ouvertures du *Barbier de Séville* et de *La pie voleuse*, qui accompagnent les règlements de comptes, se fusionnent avec des rythmes latins ou rock. Par ailleurs, l'inquiétant parrain des Prizzi, Don Corrado (au demeurant à l'allure de grand-père laid et grimaçant), est toujours entouré de ténors (*live* ou sur disque), et ses réceptions se font au son des trompettes de la grande marche d'*Aida* de Verdi.

Cette mise en scène sonore est encore plus subtile et approfondie que chez le Coppola de la saga des *Parrain* (où elle est pourtant judicieuse), et il n'y a peut-être que Scorsese pour



Jack Nicholson dans *Prizzi's Honor*.

atteindre ce niveau de complexité. Pour John Huston, le génie et la grande maîtrise de l'écriture filmique soutiennent, contrairement à ses émules d'une plus jeune génération, une vision originale d'un détachement et d'une sorte de cynisme narquois devant la mort. Comme dans les rituels mexicains de *Under the Volcano*, Huston fait sien lyriquement un regard sur la mort qui la transfigure en fête et en joyeuse danse.

La jeune réalisatrice Lilyan Sievernich, qui tournait les derniers instants de carrière et de vie de John Huston sur le plateau de

The Dead, était gênée de demander au réalisateur s'il y avait une adéquation entre le sujet choisi par James Joyce et sa propre situation. Le cinéaste la regarde et lui répond, calmement et posément: «Vous voulez dire avec ma propre mort?» Puis, un large sourire... Dans son dernier triptyque (et tout particulièrement dans *Prizzi's Honor* où l'honneur familial est dérisoire), l'honneur de John Huston se situe dans le fait d'entrer dans la mort, comme en rêvait Marguerite Yourcenar, «les yeux ouverts». ■

RÉFÉRENCES VIDÉOGRAPHIQUES

- *Prizzi's Honor* (1985). États-Unis, couleur, stéréo, 130 min. Édition vidéodisque produite par Sergio Leemann, Image Entertainment/Summa Video, 1995. Écran large 1.85:1. Deux disques, faces 1 et 2 en CLV, face 3 en CAV. Suppléments: bandes-annonces cinéma et télé; musique seule sur bande analogique; filmographie commentée de Huston (textes et photos). Détail intéressant, le sommaire des chapitres numériques indique les emplacements de musique; nous savons ainsi que ce film comprend 44 entrées du travail d'Alex North.

Il n'y a malheureusement pas d'éditions disponibles en vidéodisque de *Under the Volcano* et de *The Dead*. De plus, les éditions en vidéocassette de ces films, toutes en format plein écran, ne rendent pas justice aux originaux. On peut s'en consoler en examinant deux documentaires édités en vidéocassette:

- *Observations. Under the Volcano*, film allemand de Christian Blackwood, couleur, 82 min. Pacific Arts Video, 1985.
- *John Huston and The Dubliners. The Making of "The Dead"*. États-Unis, de Lilyan Sievernich, couleur, 60 min. Kino Video, 1987.

Par ailleurs, on peut trouver quelques anciens classiques de Huston en vidéodisque:

- *The Asphalt Jungle*. États-Unis, 1950. Noir et blanc, 112 min. Un disque CLV, plein écran régulier, Criterion, 1987.
- *The African Queen*. États-Unis, 1951. Couleur, 105 min. Deux disques CLV, plein écran régulier, CBS/Fox Video, 1993. Complément de la bande-annonce originale.
- *The Night of the Iguana*. États-Unis, 1964. Noir et blanc, 125 min. Deux disques CLV, écran large, MGM/UA, 1993. Complément de la bande-annonce originale et du documentaire *On the Trail of John Huston*.

APRÈS LE DVD, LE DÉLUGE?

PAR RÉAL LA ROCHELLE

La vidéocassette, tout comme le large vidéodisque, va bientôt être éliminée par le nouveau support DVD*. C'est ce que dit le refrain commercial des vendeurs de quincaillerie audiovisuelle, mais «pas de panique», rétorquerait Woody Allen. Il faudra certes parler avant longtemps de ce DVD. Il est déjà sur les rayons, offrant une trentaine de films américains, dont plusieurs excellents classiques. Vraisemblablement, son existence ne rendra pas obsolètes à court terme les supports existants, mais elle instaure sa cohabitation avec eux.

Pour le moment, il est réjouissant en tout cas de constater l'intérêt soutenu de l'édition de films en vidéocassette, surtout au regard du cinéma québécois, secondairement du côté français. S'il fallait attendre le DVD pour les dizaines de titres venus de ces zones, c'est la culture cinématographique elle-même qui serait catastrophée.

Par exemple, de l'Hexagone nous sont parvenus les excellents *Ponette* et *Microcosmos*, et le non moins fascinant *Trois vies et une seule mort*. Et même, à cause du système de coproduction dont la France est l'énergique initiateur dans plusieurs cas, les beaux *Gabbeh* et *Bye-Bye*. Un seul regret, important: que l'édition d'*Un divan à New York* soit en version française plutôt qu'en version originale, et de surcroît en format plein écran au lieu de l'écran large. On se consolera de perdre Akerman en lui préférant le très

subtil *Encore* de Pascal Bonitzer, premier long métrage dérangentant, éblouissant d'intelligence.

Une manne québécoise

À souligner, une initiative singulière et encourageante de l'ONF, le lancement de son programme spécial intitulé Cinéma Cinéma Prise 1. Vingt-cinq titres de classiques québécois plus largement disponibles dans les vidéoclubs non spécialisés, pour location ou achat. Présents entre autres, un doublé de Jacques Godbout (*IXE-13* et *Le sort de l'Amérique*), les classiques *Mon oncle Antoine*, *Mourir à tue-tête* et *Les beaux dimanches*, ou *Anne Trister* et *Le confort et l'indifférence*, ou bien les plus récents *J'aime, j'aime pas* et *La plante humaine*. Voilà un premier feu d'artifice, dont les lumières et les sons mériteraient plusieurs autres prises.

Ailleurs à l'ONF, dans le catalogue des nouveautés, se démarquent deux titres, dont *Le pays rêvé*, de Michel Moreau, journal-essai de la vie du cinéaste. Portrait attachant, quoique d'intérêt inégal, ce film trace avant tout de remarquables tableaux (images, musiques et sons) d'une enfance dans la chaude France de Joigny (Bourgogne), sous l'Occupation, qui nous fait découvrir du même coup un peintre et un photographe, évocation incluant un surprenant premier film amateur noir et blanc en 8 mm. La secon-